

La Main gauche de Jean-Pierre Léaud par André Habib,
Éditions du Boréal, 2015, 312 pages

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 176, février–avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2016). Compte rendu de [*La Main gauche de Jean-Pierre Léaud* par André Habib, Éditions du Boréal, 2015, 312 pages]. *24 images*, (176), 56–56.



LA MAIN GAUCHE DE JEAN-PIERRE LÉAUD

par André Habib, Éditions du Boréal, 2015, 312 pages

Lectrice : Apolline Caron-Ottavi

Derrière ce beau titre énigmatique, André Habib nous raconte la cinéphilie. Dans une succession de courts chapitres, les réflexions de l'auteur se mêlent aux expériences intimes de cinéphiles de différentes générations, interrogés sur leurs premiers souvenirs de cinéma. L'anonymat des témoins (dont on peut néanmoins s'amuser à retrouver les noms dans les remerciements) souligne comment cette histoire, collective et intime à la fois, est celle d'une communauté transversale. Loin d'être théorique, cet essai emprunte au contraire un ton littéraire et

une forme fragmentaire : chaque segment ouvre une porte sur un lieu, une époque, une impression.

L'ensemble engendre de multiples et riches associations d'idées, à l'image de la mémoire que nous conservons de ces films primitifs, qui se répondent entre eux et répondent à nos vies : ces films qui ont « regardé notre enfance » selon la magnifique expression de Jean-Louis Schefer, écrivain dont la sensibilité plane sur ces quelque 300 pages traversées par les grandes sœurs de la cinéphilie – l'enfance, la peur et la mélancolie. C'est notre jardin secret à tous qu'Habib explore ainsi, à travers le portrait de cet animal curieux qu'est le cinéophile, avec ses objets de désir, ses manies amusantes, ses obsessions (dont la fameuse main gauche du titre). Car la cinéphilie est bien affaire de détails.

Les films ont aussi « regardé notre Histoire » pourrait-on dire, et notamment celle de l'après-guerre : l'auteur en rassemble les exemples et

prolonge la réflexion sur ce sujet passionnant, dans la lignée de l'esprit des *Cahiers du cinéma* des années 1950 (ce qui entraîne un bémol : le cinéma étranger à cette tradition cinéphilique spécifique, à l'instar du cinéma bis ou de genre, est ici relégué un peu vite au rang d'anecdote, comme si ces films n'avaient pas regardé eux aussi leur époque).

La main gauche de Jean-Pierre Léaud est surtout un hommage au cinéma tel que le XX^e siècle l'a connu : à travers la salle surtout, lieu chargé d'émotion, dont l'expérience d'un film est indissociable (ce qui n'empêche pas la télévision, les VHS et le cinéma maison d'avoir leur place dans cette histoire, bien que différemment). Un hommage aussi au patrimoine du Québec : ses salles, ses ciné-clubs, ses sous-sols d'église et ses personnalités. Et c'est là l'occasion, bien sûr, de souhaiter voir ou revoir d'innombrables films : n'est-ce pas l'essentiel pour poursuivre l'histoire de cette cinéphilie? ■



DES EXPLOSIONS

de Mathieu Poulin, Les Éditions de ta mère, 2015, 318 pages

Lecteur : Alexandre Fontaine Rousseau

« Mettons les choses en perspective : vous êtes, en premier lieu, deux Noirs. Traditionnellement, vous êtes victimes de racisme, vous êtes considérés comme malicieux et ontologiquement inférieurs aux Blancs. À partir de là, on effectue un renversement de situation dès la prémisse du film : vous êtes deux policiers noirs, donc représentants de l'autorité, de la loi, du bien. Vous êtes en contrôle, Miami est votre territoire. »

C'est ainsi que le cinéaste Michael Bay explique à Will Smith et Martin Lawrence l'intention derrière son premier long métrage

Bad Boys, essai filmique sur la théorie de la décolonisation selon Frantz Fanon. Le réalisateur d'*Armageddon* serait-il un grand intellectuel? C'est ce que l'on serait porté à croire si *Des explosions* n'était pas que pure fabulation. Le premier roman de Mathieu Poulin est en effet une « biographie » inventée de toutes pièces, composée en grande partie de délires interprétatifs aussi érudits qu'absurdes.

Parodie d'une certaine forme de suranalyse appliquée à la culture populaire, *Des explosions* est un pur produit de son époque, une satire affectueuse d'une propension de plus en plus répandue à exposer des objets qui ne s'y prêtent pas au savoir académique. Poulin prend plaisir à concocter des théories fumeuses, présentées comme des faits avérés. Mais, à force d'emphase et d'extrapolations saugrenues, il révèle aussi les limites de la méthode qu'il s'approprie. On peut faire dire n'importe quoi à ce que l'on veut, semble-t-il affirmer, pour peu que l'on soit en mesure d'orchestrer nos idées de manière

cohérente. C'est d'ailleurs avec un certain brio qu'il relève son pari, liant habilement les unes aux autres ses lectures extravagantes de *Bad Boys*, *The Rock*, *Armageddon* et *Pearl Harbor*.

Au fond, Poulin ne réinvente Michael Bay que pour mieux servir son oeuvre, devenue autrement plus intéressante du fait de cette transformation. Il crée un personnage à la hauteur de cette formidable démesure qui caractérise son cinéma, refusant par le fait même de se satisfaire de l'interprétation que lui suggère la réalité. *Des explosions* est en ce sens un plaidoyer en faveur d'une certaine libération de la pensée critique, encore prisonnière des limites que lui imposent des vues de l'esprit comme l'Histoire et la vérité. Poulin s'y propose d'explorer le plein potentiel de l'oeuvre de Bay, trop souvent cantonnée à sa propre médiocrité ; il s'y permet les ajustements nécessaires pour défendre son hypothèse désormais parfaitement crédible selon laquelle Michael Bay est un grand auteur subversif et métaphysique, héritier de Platon et disciple de Tarkovski. ■